

MÈRE-FILLE UN CORDON DIFFICILE À COUPER

Se détacher, grandir, aimer hors du giron maternel, sans culpabilité ni agressivité, c'est ce que l'on appelle familièrement «couper le cordon». Une opération délicate, progressive, qui exige volonté et vrai désir de s'émanciper.

À LIRE

MALVINE ZALCBERG

QU'EST-CE QU'UNE FILLE ATTEND DE SA MÈRE ?



préface
D'ALDO NAOURI



Qu'est-ce qu'une fille attend de sa mère ? de Malvine Zalcberg. Comprendre sa féminité, faire l'inventaire de l'héritage maternel, trouver le point d'équilibre entre identification et autonomie : telles sont quelques-unes des pistes de réflexion que propose la psychanalyste et psychologue dans son dernier essai (Odile Jacob 2010).

Une mère qui menace de déshériter sa fille («Elle n'en veut qu'à mon argent»), une fille qui veut placer sa mère sous tutelle («Je ne veux que la protéger»), et des échanges par médias et avocats interposés qui ont tenu en haleine la France entière. Ce qui est certain dans «l'affaire Bettencourt», c'est que la relation mère-fille, exposée au grand jour, a autant fasciné les Français que les multiples rebondissements politico-économiques qu'elle a suscités. «Ni avec toi, ni sans toi» pourrait être la devise de ce duo qui ne parvient ni à rompre ni à se réconcilier. Nul doute que cette relation filiale aussi compliquée que passionnelle a résonné de manière singulière chez plus d'une mère et plus d'une fille...

Laure-Anne, 34 ans, considère sa mère comme sa meilleure amie. Fille unique et mère de deux enfants de 3 et 6 ans, elle récuse vigoureusement les critiques de son mari, qui la trouve dépendante de sa mère. «Nous nous appelons tous les jours, nous faisons des courses ensemble, nous déjeunons une fois par semaine ensemble. En résumé, nous nous voyons autant que deux amies. Elle n'interfère pas dans ma vie intime, mais elle est très attentive à mon bonheur et à mon bien-être», précise la jeune femme. Avant de reconnaître que ce souci a conduit plusieurs fois sa mère à mettre en doute son choix de vivre à plus d'une heure de son lieu de travail. Ce qui a généré quelques discussions houleuses entre Laure-Anne et son conjoint.

UNE COMPLICITÉ QUI PEUT FAIRE ILLUSION

Où finit la complicité, où commence la fusion ? Il n'est pas toujours facile de faire la distinction. «Surtout depuis les années 1970, avec l'apparition de la mère-copine, constate la psychanalyste et psychologue Malvine Zalcberg. Ces comportements de grande complicité, qui réduisent la distance entre l'une et l'autre,



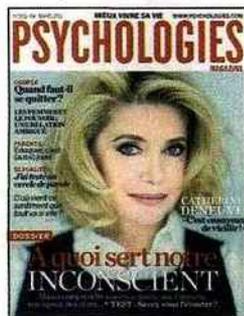
Les femmes très angoissées, infantiles, malheureuses en couple ou qui ont été maltraitées ou mal aimées par leur mère font facilement des mères fusionnelles.

peuvent faire écran et dissimuler des cordons mal coupés ou des relations fusionnelles.» Coups de téléphone quotidiens, demandes régulières de conseils, récits détaillés de sa vie de couple ou de sa vie de famille, telles sont quelques-unes des manifestations modernes des relations étroites entre mères et filles. Mais il en existe d'autres, encore plus trompeuses, qui s'expriment dans les conflits récurrents, les longs silences ou les apparentes prises de distance. «La dépendance n'est pas forcément affichée ou matérialisée, détaille Isabel Korolitski, psychanalyste. On peut aussi avoir incorporé sa mère, au point de ne plus avoir besoin d'être en lien réel avec elle.» Ce fut le cas pour Véronique, 42 ans, qui a découvert à l'issue d'une psychothérapie qu'elle continuait à laisser sa mère gouverner sa vie privée, «alors qu'elle habite en Bretagne et moi à Toulouse depuis plus de vingt ans et que l'on se voit deux fois par an. Mais cette distance ne m'empêchait pas de voir les hommes que je rencontrais avec ses yeux et ses critères à elle. Il m'aura fallu un divorce, une séparation et trois ans de travail

sur moi pour commencer à laisser émerger mon désir personnel».

LES RACINES DE LA DÉPENDANCE

Voir avec les yeux de sa mère, imiter ses choix de vie ou son apparence, rechercher sa validation ou sa reconnaissance, satisfaire ses désirs... La fusion est polymorphe, elle dépend de l'histoire de chacune et de la dynamique familiale. On sait que, classiquement, les femmes très angoissées, infantiles, malheureuses en couple ou qui ont été maltraitées ou mal aimées par leur mère font facilement des mères fusionnelles. Leur fille devient alors un substitut, un pansement, un double ou... un souffre-douleur. Selon Malvine Zalcberg, la relation de dépendance est aussi, de la part d'une fille, une «demande d'éclairage sur son être et son devenir féminins». Mais les mères fusionnelles ne peuvent y répondre, car elles non plus ne sont pas libérées de leur propre emprise maternelle. «De la féminité elles n'ont exploré que le versant de la maternité, pas celui de l'érotisme, du désir amoureux pour un tiers qui viendrait

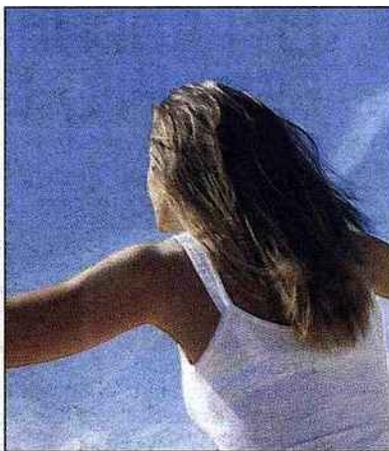


Numéro en kiosque
actuellement.

mettre fin à l'exclusivité de la relation duelle, poursuit la psychanalyste et psychologue. Elles ne peuvent donc pas transmettre à leur fille une expérience complète de la féminité. Le voile sur ce mystère ne pourrait être levé que si la mère désirait son partenaire et voulait être désirée de lui.» Alors, la petite fille ne serait plus prisonnière de sa mère et pourrait, plus tard, à son tour, désirer et être désirée, hors de la matrice. Les cabinets de psychanalystes bruissent à longueur de journée de récits où les mères, à coups de chantage, de culpabilisation ou de séduction, sabotent, dans la violence ou la douceur, les velléités de liberté de leurs filles. Zohra, 38 ans, s'interdit de partir loin de Paris depuis quatre ans. «Ma mère est cardiaque ; mon père est très passif, il ne prend aucune initiative ; quant à mon frère et à mes sœurs, ils ont eu l'habitude de se reposer sur moi, la grande sœur avocate qui a réussi et qui a une baguette magique pour résoudre tous les problèmes ! Mais le plus dur est d'entendre ma mère me répéter depuis des années : Sans toi, je ne serais plus là.» Trop fine pour ne pas percevoir le chantage, et trop culpabilisée pour y résister, Zohra serre les dents et «fait au mieux, pour ne pas y laisser trop de plumes». Les grands perdants de ces duos ? Les conjoints, qui font figure d'accessoires - et qui, s'ils restent, trouvent à la situation divers bénéfices - et les enfants, souvent «offerts» à leur grand-mère en témoignage de soumission et de fidélité. «Il arrive que la fille donnant symboliquement son enfant à sa mère puisse prendre de la distance pour vivre un peu pour elle, remarque Isabel Korolitski. Certains enfants refusent et, de fait, obligent leur mère à grandir en la forçant à se décoller de sa mère toute-puissante.»

UNE LIBERTÉ À PRENDRE

Selon la psychanalyste, on peut s'en éloigner si l'on accepte que l'on ne sera jamais complètement séparées et que l'on comprenne aussi que ce n'est pas à la mère de donner la liberté, mais à sa fille de la prendre. «Ce qui suppose de pouvoir renoncer à certains fantasmes, dont l'immortalité (si je reste la petite enfant de ma mère, je ne meurs jamais), à assumer l'ambivalence des sentiments (haine et amour sont intriqués) et à prendre sa place dans une lignée générationnelle.» En n'oubliant pas que l'on ne coupe pas le cordon du jour au lendemain, comme ces adolescents qui claquent la porte au prétexte «qu'ils n'en peuvent plus». «Il est nécessaire que soient démêlés ces fils délicats tissés depuis l'enfance et qui déterminent le rôle primordial de la mère sur le destin de sa fille», souligne Malvine Zalberg. Elle rappelle également que «le fameux cordon qui relie l'une à l'autre recouvre



Comment savoir si l'on s'est détachée ? On peut se rapprocher et s'éloigner de sa mère sans pression ni culpabilité.

plusieurs aspects et dimensions de leur relation, il n'est pas un fait unique, isolé, que l'on trancherait d'un grand coup de ciseaux pour se libérer». Mais comment savoir si l'on s'est détachée ? «On se sent moins tiraillée, moins douloureusement travaillée par les conflits intérieurs, répond Isabel Korolitski. On peut se rapprocher et s'éloigner de sa mère sans pression ni culpabilité, comme on accepte sereinement nos ressemblances et nos différences.» En résumé, on pourrait dire que l'on se sent (enfin ?) reliée, mais pas ligotée.

UNE SEXUALITÉ CONFISQUÉE

Ne pas avoir coupé le cordon n'est pas sans conséquences sur l'intimité et la sexualité, observe Catherine Blanc(1), psychanalyste et sexologue : «La fille reste à la place de la petite fille pour faire jouir sa mère de sa position de mère.» Nul ne peut interférer dans leur relation : la fille ayant trop peur de perdre l'amour maternel, la mère ne pouvant se priver de son principal, voire seul pilier narcissique. «La sexualité de ces femmes-filles est souvent mécanique, non inscrite dans la réalité du corps et des émotions. Elles sont trop fidèles à leur mère pour aimer autrement que sur un plan imaginaire.» Ainsi, la sexologue reçoit des femmes qui consultent pour frigidité, qui sont restées vierges ou qui sentent que quelque chose en elles n'arrive pas à s'épanouir. «La sexualité nous éloigne de nos parents. Ces femmes s'interdisent de la vivre ou la vivent dans la douleur pour ne pas se séparer. Tout le travail consiste à les aider pour qu'elles puissent se donner le droit d'aimer et de désirer comme des femmes adultes.»

Flavia Mazelin Salvi

■ 1. Auteure de «La sexualité des femmes n'est pas celle des magazines» (Pocket, «Évolution», 2009).

RÉPONSE D'EXPERT

Les experts de Psychologies Magazine répondent à vos questions sur le site www.psychologies.com

FILLETTE ADOPTÉE

Après 4 fausses-couches et bien des années de réflexion, nous avons décidé d'adopter un enfant. En 95, nous sommes allés chercher une petite fille de 23 mois en Colombie, en 98 nous sommes allés chercher une seconde petite fille de 18 mois (...) Ma fille aînée qui aura 8 ans en mars voudrait retrouver sa mère biologique. Elle en parle constamment, dit qu'elle lui manque et est toujours en opposition avec nous. Elle dit ne pas aimer sa petite sœur.

Denise, 42 ans

Vous pensez que votre fille adoptive connaît bien son histoire mais, manifestement, elle a envie d'en savoir plus sur sa filiation. Quand vous l'avez adoptée, elle avait un passé : 23 mois c'est déjà toute une vie ! L'adoption n'a pas fait disparaître les liens précoces avec sa mère, sa famille et son pays d'origine, la Colombie. Comment votre fille a-t-elle vécu les conditions de sa naissance, ses abandons ? Son histoire a laissé des traces dont vous voyez les répercussions mais dont vous ignorez l'origine. Elle souhaite avoir des nouvelles de sa mère biologique, elle a besoin de savoir ce que celle-ci est devenue, peut-être aussi a-t-elle besoin de parler avec elle des raisons de son abandon. Pourquoi ne l'aidez-vous pas à retrouver cette femme en entamant officiellement des démarches ? Vous pourriez commencer par contacter l'organisme d'adoption en Colombie. Une autre suggestion serait d'organiser un voyage en famille en Colombie, afin que votre fille adoptive puisse renouer avec ses racines. Vous lui prouveriez ainsi que vous trouvez sa demande légitime, que vous reconnaissez son droit à rechercher sa mère et que vous l'aimez inconditionnellement. Vous semblez déroutée par le comportement de votre fille aînée, il en est souvent ainsi entre parents adoptifs et enfants adoptés. Il y a toujours dans l'adoption un aspect «thérapeutique», l'enfant adopté a besoin d'une relation de soutien et d'aide importante. Il demande beaucoup de soin, d'attention, de tendresse parce qu'inconsciemment, il demande à ses parents adoptifs de «réparer» ses failles, de combler ses manques. Votre fille aînée a peut-être vécu l'arrivée de sa sœur adoptive avec le sentiment de passer au second plan. L'essentiel est d'en parler avec elle, de la laisser exprimer ce qu'elle ressent. Pour conclure il semble que, comme tous les parents adoptifs, vous ayez idéalisé votre enfant. D'un autre côté, votre fille, comme tous les enfants adoptés, a elle aussi idéalisé ses parents. Bien entendu, vous ne correspondez pas au roi et la reine de conte de fées, aux «magiciens» qu'elle avait imaginés et elle ne correspond pas à la petite fille idéale que vous attendiez. Cette désillusion est source de bien des malentendus, mais c'est le prix à payer pour construire des relations de sujet à sujet.

Catherine Marchi
psychologue clinicienne